

Le Canard.

MONTRÉAL, 6 Novembre 1880.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.

Greenbacks reçus au pair.

GODIN & CIE.

BINETTES POLITIQUES.

COUPAL.

C'est un vieux de la vieille, qui représente le comté de Napierville depuis plusieurs années. Il a des allures démagogiques et une démangeaison très prononcée pour la musique.

M. Coupal a biffé de son nom la particule qui lui donnait une teinte aristocratique. Son véritable nom de famille est Coupal-Lareine.

Voyez, lecteurs, jusqu'où vont se juger les susceptibilités. D'un trait de plus (nous faisons erreur, le député de Napierville ne sait pas écrire) il s'appelle Coupal tout court.

Sous le gouvernement McKenzie, notre héros, de concert, avec son ami et Sosie, M. Cheval, jouait un rôle important dans la Chambre des Communes du Canada. Nous disons *jouait* et l'expression rend bien notre pensée, car aussitôt qu'un des gros canons bleus prenaient la parole, nos deux compères se mettaient à jouer de la trompe à qui mieux mieux, et Dieu sait quels services éminents ces deux sau-culotte rendirent aux rouges.

Le bonhomme Cauchon jubilait et se joignait quelquefois à eux, pour diriger cet orchestre d'un nouveau genre, en faisant entendre des grognements de pachyderme.

Lorsque le temps de la session arrive, M. Coupal se munit d'une certaine quantité de chapeaux de paille, de tabac du pays et d'un jeu de cartes et se rend à Ottawa dans un hôtel où il est chauffé, nourri, lavé, raccommodé, fourni de fil et de babiche, à raison de douze piastres par mois. Et les mauvaises langues ajoutent que l'hôtelier lui donne une absinthe d'étoffe du pays avant chaque repas, par-dessus le marché.

N'est-ce pas que la politique paie dans ces conditions ?

Aussi M. Coupal revient-il, après chaque session, porteur d'au moins \$950.00, représentant les profits nets de son séjour à Ottawa.

On ajoute même que le député de Napierville trouve moyens de réaliser certains petits profits en jouant aux

pommes et aux sucreries, jeu où il est d'une veine un peu dépareillée.

M. Coupal ne parle jamais en Chambre.

Les seuls signes de vie qu'on lui ait vu donner, ce sont ses battements de pieds et les sons monotones, qu'il tire de sa trompe.

Au domicile, c'est un bon luron qui ne s'y connaît pas plus en politique qu'un aveugle en couleurs.

Les comtés de Napierville et de St. Jean sont sans contredit les deux comtés les plus *muettement* représentés à la Chambre fédérale.

M. Coupal a la *rougeole* perpétuelle et c'est pour cela que les électeurs libéraux de Napierville le rééliront quand même.

TURLUTUTU.

CHRONIQUE.

La politique qui chômeait depuis plusieurs mois, menace de montrer son museau : le museau de la politique ! N'est-ce pas que l'expression est riche ? Ça la *rouloutou* de J. L. Archambault ; c'est aussi fort que ce qu'écrivit Edmond Lareau, quand par un procédé de prestidigitation quelconque, il fait en sorte que M. Tassé « casse des noix dans le « jardin de l'histoire ! »

**

Mais revenons à nos moutons. M. Masson a résigné et M. Baby, quoique boiteux, va administrer la justice à Trois-Rivières. Espérons toutefois que ses jugements ne seront pas *boiteux*.

Ces deux résignations font deux trous dans le ministère fédéral et il se présente une multiplicité de chevilles pour remplir ces deux trous.

**

Quelles seront les meilleurs chevilles ? Serait-ce Chapleau, Mousseau, Caron ou Ouimet ?

Ce dernier est un vrai *blood* et il n'a pas *frette* aux yeux. C'est lui qui vous les tordrait les Anglais ? Aussi tous les vrai canayens pur sang devraient désirer l'entrée de M. Adrie Ouimet dans le ministère, surtout si le petit Caron remplace Baby.

**

Puisque nous en sommes à M. Caron, disons notre pensée franche et entière sur le compte de ce monsieur. On se plaint que les canayens en général n'ont pas assez de poil aux pattes à Ottawa, et l'on a raison.

Eh ! bien, puisque notre influence est déjà si minime, pourquoi choisirions-nous pour nous représenter dans le cabinet fédéral, un *english* canayen tel que M. Caron, qui affecte de ne parler que l'anglais, voire même avec ses compatriotes ! Si Québec veut une fois de plus nous donner le croc-en-jambe, que ce ne soit pas au moins avec un *harlot* de ce qu'est acabit.

**

Quant à M. Chapleau, sa présence à Québec comme Premier est absolument requise. Il a entrepris de si belles et si grandes choses, qu'il lui faut les mener à bonne fin. C'est le *Deus ex machina* de la boutique de Québec, et le *Canard*, avec l'indépendance qui le distingue, reconnaît que M. Chapleau plongerait la Province dans une espèce d'anarchie en abandonnant le poste de Premier.

**

Quant à M. Mousseau, laissons-le engraisser encore quelque peu. D'ailleurs ne représente-t-il pas dignement la Couronne ? C'est tellement le cas que quelqu'un nous faisait remarquer l'autre jour que le député de Bagot était *si rempli* de son sujet, qu'il avait la taille couronnée !

TAMERLAN.

Réponse à nos Correspondants.

BRINDA VOINE.—Le *Jacques-Cartier* ou le *Canada vengé* est en vente chez tous les épiciers.

GODELUREAU.—Pour être correspondant du *Canard*, il faut être ni trop fin ni trop bête, c'est là une condition absolue. Nous avons deux succursales pour écouler la prose des amateurs trop fins et de ceux qui ne le sont pas. La première succursale n'existe pas à Montréal ; quant à l'autre, s'adresser particulièrement à la réduction du *Nouveau-Monde*.

C. BÈTE.—Votre avocat d'amour a envoyé aujourd'hui un subpoena *in forma pauperis*. Les grands journaux doivent faire mention de ce haut fait.

C. ASSEZ.—Si votre belle-mère est vieille, choyez-la, car elle pourrait vous faire son héritier. Si au contraire, elle est jeune, nous jetons notre langue aux chiens.

HOTELLIER.—Le notaire barbu qui boit votre *molson* et qui ne le paie pas, n'a jamais assisté à la guerre des deux *Roses* en Angleterre.

K. ROSINE.

Joyusetés Canardifques.

Un brave ouré de campagne conseille à son jardinier de se marier.

Cette proposition embarrasse assez le pauvre homme qui promet cependant d'y songer sérieusement.

—Eh bien, as-tu trouvé ? lui demande son maître, au bout de quelques jours.

Le jardinier reste un moment pensif, puis timidement.

—Si ça vous était égal, monsieur-le ouré, je préférerais m'en rapporter à votre goût. Choisissez-moi ça comme si c'était pour vous !

Séchant deux larmes de joie arrachées au cœur du marin par l'écriture compatriote, il lut ce qui suit :

« Vous avez déshonoré ma fille chérie ; vous avez flétri la gloire de ma maison. Les lois de l'humanité me défendent de faire couler votre sang, mais elles ne me défendent pas de murer la chambre où vous avez introduit la honte et le déshonneur. C'est là que vous périrez. Ma fille sera vendue comme une esclave, au prix de dix onces d'argent ; ainsi le veut la loi du sage T'ai-Koung, fils de Tchouou.

« Si vous consentez à épouser ma fille et à vivre avec elle dans cette chambre, loin de tout commerce humain, et comme dans une tombe, ou dans un Miaou, vous trouverez encore un père, des frères et une sœur qui prendront soin de vous. Si vous gardez cette lettre, vous consentez au mariage ; si vous la jetez au lac, vous refusez. Réfléchissez. On vous a sauvé la vie ; soyez reconnaissant.

» SAMPAO, mandarin lettré. »

Melford relut trois fois cette lettre, qui le faisait rentrer dans la vie réelle, quoique chinoise, et il regarda autour de lui, comme pour chercher un interlocuteur et un conseiller dans une circonstance si épineuse. Des pensées contradictoires, se détruisant l'une et l'autre, bouillonnaient dans son cerveau ; il regardait le plafond, la tapisserie, le lac, la lettre ; il mordait un angle du papier ; il riait pour se persuader un instant que le cas était risible ; il prenait une pose grave pour s'exhorter à une résolution énergique ; il frougnait le sourcil et serrait son poing, car il croyait entendre tantôt les éclats de rire d'une mystification, tantôt les menaces d'une vengeance qui n'était plus retenue que par un lambeau de tapisserie. Enfin il résolut, après une heure d'incertitude, de prendre la chose au sérieux, et de jeter la lettre au lac. Plein de cette idée héroïque, il marcha vers le kiosque, tenant à la main sa lettre roulée comme une mèche d'incendie, et la suspendit sur le lac. Héu ! se dit-il, et le souvenir de sa femme et de ses enfants éteignit la mèche du mari ! Il ne jeta pas la lettre.

FIN.

Un sage doyen.—« Doyou Wilder, « je voudrais savoir de vous comment il « se fait que vous et votre famille avez « été si bien portants pendant cette « saison, tandis que nous tous avons été « si malades et obligés d'avoir tant « recours aux médecins. »

—M. Taylor, la réponse est très-facile. J'ai fait usage à temps des Amers de Houblon, et par là j'ai évité la maladie et les comptes de médecin. Pour trois piastres de ce remède, nous avons conservé notre santé et en état de travailler tout le temps. En l'employant vous éviterez des comptes de médecin qui se montent à deux cents piastres au plus.